

HENRY TOURNEUX  
YAYA DAÏROU

# Vivre avec les djinns

RÉCITS DE GOGGO DJARA  
(CAMEROUN)



KARTHALA

Il y a déjà trente ans que nous a quittés celle qu'on appelait familièrement Goggo Djara. De père peul et de mère wandala (mandara), son enfance insouciante a été interrompue très tôt par un mariage arrangé. Ayant réussi à s'en échapper, elle a vécu quelques années d'intense bonheur, comme reine des veillées de jeunes.

Dans ce cadre, elle a épousé un nouveau mari qui, comme elle, était un adepte de ces veillées. Mais très tôt, sa vie a été assombrie par des rencontres inopinées avec plusieurs djinns qui ont décidé de cohabiter avec elle. Le côté positif de l'expérience, c'est que, grâce au concours de certains de ces êtres supranaturels, elle a acquis des pouvoirs de voyance, qu'elle a exercés au bénéfice d'hommes et de femmes de toutes catégories sociales.

Deux ans avant son décès, elle s'est confiée à Yaya Daïrou et Henry Tourneux, leur racontant au fil des mois ses souvenirs marquants. Son récit ne suit pas strictement un fil chronologique. Il faut le lire tel quel, comme le rare témoignage d'une personne fragile, qui aura traversé les époques, depuis la tutelle française sur le Cameroun jusqu'à la période qui a suivi l'Indépendance.

*Henry Tourneux, directeur de recherche émérite au LLACAN (Langage, langues et cultures d'Afrique, CNRS, INALCO, EPHE) a consacré une cinquantaine d'années de sa vie à étudier des langues du Tchad et du Nord camerounais.*

*Yaya Daïrou, depuis 1990, a été de toutes les recherches en langue peule qu'a menées H. Tourneux. Il est aussi devenu un spécialiste de la communication pour le développement, dans le cadre d'une grande société cotonnière. Il y a notamment assuré la publication périodique d'un journal plébiscité par les agriculteurs, dont il existait une version française (Journal du Paysan) et une version peule (Kubaruuji).*

## **VIVRE AVEC LES DJINNS**

Visitez notre site : [www.karthala.com](http://www.karthala.com)

Couverture : Une possédée danse pour May Mborooro, un djinn peul.  
Composition d'après une image tirée du film *Danser pour les génies*  
(Tourneux, 2011)

© Éditions Karthala, 2026  
ISBN : 978-2-38409-407-3

**Henry Tourneux et Yaya Daïrou**

# **Vivre avec les djinns**

**Récits de Goggo Djara  
(Cameroun)**

**Éditions KARTHALA  
22-24, bd Arago  
75013 Paris**



## Introduction

### Autobiographie ou récits de vie

Nous allons commencer par passer en revue quelques ouvrages composés à partir de récits basés sur le vécu de personnes africaines et publiés par des anthropologues européens.

#### *Autobiographies d'Africains*

Quand on pense au genre « autobiographie » en Afrique, on est conduit à l'ouvrage du grand linguiste allemand Diedrich Westermann (1938), qui a été traduit en français en 1943 par Lilius Homburger sous le titre suivant : *Autobiographies d'Africains*, avec, en sous-titre : *Onze autobiographies d'indigènes originaires de diverses régions de l'Afrique et représentant des métiers et des degrés de culture différents* (Paris, Payot, 1943). Le titre de l'ouvrage original, publié à Essen en Allemagne (Essener Verlagsanstalt) est bien différent : *Afrikaner erzahlen ihr leben*. Il est complété d'un sous-titre : *Elf Selbstdarstellungen afrikanischer Eingeborener aller Bildungsgrade und Berufe und aus allen Teilen Afrikas*, « Des Africains racontent leur vie : onze auto-portraits (représentations de soi) d'indigènes africains natifs de tous niveaux scolaires, de tous métiers et de toutes régions d'Afrique ». La nouvelle édition française corrigée (2001) est intitulée sobrement *Onze autobiographies d'Africains* (1938) et est dépourvue de sous-titre.

D. Westermann (1875-1956), missionnaire allemand africaniste et linguiste, a publié ce recueil de récits autobiographiques « suscités et collectés à travers le vaste réseau des missions protestantes allemandes et anglo-saxonnes, très soucieuses de la promotion de pasteurs et d'instituteurs autochtones » (Marguerat, dans Westermann 2001, p. 5). Une seule femme figure dans le lot et son récit tient en seulement huit pages. Trois de ces récits ont été dictés dans la langue des narrateurs ou écrits directement par leurs auteurs dans des langues africaines. Un seul a été rédigé en allemand par un étudiant en médecine togolais résidant alors en Allemagne (Riesz, dans Westermann 2001, p. 10-11). Les textes en langues africaines ont ensuite été traduits en allemand, avec l'aide d'assistants autochtones.

On voit que la production de ces textes répond à une sollicitation émanant du linguiste allemand. Ce dernier a probablement fourni aux dix

narrateurs et à l'unique narratrice une certaine de grille pour structurer leurs récits et il a opéré une sélection dans les textes qu'on lui a remis (Riesz, *ibid.*). Cela contredit quelque peu les déclarations de Westermann lui-même : « Ces récits ont été faits de vive voix ou rédigés sans suggestion ou directives du dehors. A part quelques abréviations, ils ont été traduits et imprimés sans changements. Les auteurs ont tout juste reçu quelques indications sur le classement de leurs matériaux, indications qui, au surplus, n'ont pas toujours été suivies par tous » (Westermann 2001, p. 25).

Riesz fait aussi remarquer qu'aucun des onze auteurs ne se borne à son histoire individuelle. « Souvent, les auteurs indiquent, en même temps que l'histoire de leur famille et l'explication de leur(s) nom(s), des événements qui ont eu lieu l'année de leur naissance ou un peu plus tard (Riesz, *ibid.*, p. 13).

On retiendra que l'écriture a joué un rôle important dans la constitution de ce corpus de textes : la majorité d'entre eux a été écrite par leurs auteurs, que ce soit en langues africaines ou en langue allemande. Les textes présentés dans ce volume se rattachent en partie à ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature africaine » (Mouralis 1997) et se détachent de l'oralité pure.

### *Baba de Karo*

En 1954 paraissait à Londres, en anglais, un très long récit présenté comme celui de « *Baba of Karo : A woman of the Muslim Hausa* by M. F. Smith, with an introduction and notes by M. G. Smith, Ph. D. Preface by Daryll Forde, Professor of Anthropology in the University of London, Director of the International African Institute ». Une réimpression était produite en 1964. En 1969, les éditions Plon, dans la prestigieuse collection « Terre humaine », en publiaient une traduction française, intitulée cette fois : « *Baba de Karo : l'autobiographie d'une musulmane haoussa du Nigeria*. Textes de Baba Giwa rassemblés et présentés par Mary F. Smith. Traduction de Geneviève Mayoux ». On observe que les trois pages du savant préfacier ne sont pas reprises dans l'édition française, et que le rôle de M. G. Smith, anthropologue jamaïcain, mari de Mary F. Smith, que celle-ci accompagnait sur le terrain, est passé sous silence bien qu'il apparaisse en signature de l'Annexe I, page 313.

Ce qui nous intéresse ici, ce sont les conditions dans lesquelles ces textes ont été recueillis et présentés par Mary Smith. Nous trouvons des précisions à ce sujet dans l'annexe produite par son mari (p. 295 ss.).

Ma femme a transcrit cette autobiographie en haoussa aussi littéralement qu'il se peut. Ce travail [...] lui a pris six semaines – de novembre 1949 à janvier 1950 [...] »

Les entrevues avec Baba étaient quotidiennes et duraient trois heures en moyenne ; il fallait poser de nombreuses questions pour que tout soit clair. »

Dans cette histoire de sa vie racontée par Baba, l'ordre chronologique a été restitué, pour autant qu'il se pouvait. Là où l'intelligence du récit l'imposait, des noms ont été substitués aux pronoms qui concernaient des personnes à relation d'évitement, bien que Baba n'ait jamais employé les noms de ces parents [...].

On peut induire de ces indications qu'il existe quelque part un original écrit en langue *hausa* de la main de Mary Smith. Celle-ci, ayant pour objectif de retracer la vie quotidienne d'une femme haoussa, est intervenue en permanence au cours des séances de narration pour demander des compléments ou des éclaircissements. Ensuite, au moment de la mise par écrit finale, le texte a été remanié pour lui assurer une meilleure cohérence chronologique. On peut donc supposer que Mary Smith avait une grille d'enquête qu'elle souhaitait compléter au fur et à mesure que progressaient ses entretiens avec Baba. Il n'est pas précisé si l'anthropologue britannique disposait d'un magnétophone. Si ce n'était pas le cas, on imagine la difficulté, à la fois pour la narratrice et pour son intervieweuse, obligées qu'elles devaient être de s'interrompre après chaque phrase.

Dans sa préface à une nouvelle édition du livre de Mary Smith (Yale University Press, 1981), Hilda Kuper fait une observation qui semble mettre en cause la valeur autobiographique du récit :

Bien que présenté à la première personne, *Baba de Karo* diffère de l'autobiographie plus conventionnelle dans laquelle l'auteur présente et crée délibérément une image de Soi. Dans cette étude, Baba répond aux questions posées par Mary Smith, des questions visant à sonder sa connaissance de la culture de son peuple ainsi qu'à lui faire raconter son histoire personnelle. Dans cette interaction, Mary Smith est à l'initiative, elle est le Soi, et Baba, en tant qu'informatrice, est l'Autre<sup>1</sup>.

Chaibou (1994, p. 20-21) écarte cette argumentation et propose que l'on parle dans des cas comme celui de Baba de Karo, d'« autobiographie orale » :

---

1. Traduit librement par nous.

Par « autobiographie orale », j'entends tout écrit qui nécessite la présence d'une seconde personne qui écrit et/ou enregistre le récit – soit sous forme de réponses à des questions, soit sous forme de dictée – pendant qu'un autre parle<sup>2</sup>.

### *Moi, un Mbororo*

En 1986 paraissait aux éditions Karthala (Paris) un gros volume intitulé : *Moi, un Mbororo*. Il comporte un sous-titre : « Autobiographie de Oumarou Ndoudi Peul nomade du Cameroun ». Comme nom d'auteur, est donné « Henri Bocquené ». Il s'agit d'un missionnaire catholique appartenant à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée (OMI), né en 1920 et décédé en 2000. Voici comment U. Baumgardt (1997, p. 135) présente la genèse de ce livre :

[...] H. Bocquené a enregistré le récit autobiographique de Ndoudi Oumarou (en peul) sur une période de quinze mois, il l'a transcrit et traduit intégralement (1 100 p. de traduction) ; il a opéré des coupes dans le texte original. Quant à la traduction, elle peut donner l'impression que "je me suis fait, plutôt que le traducteur, l'interprète de Ndoudi" [...] »

Ce texte qui retrace la vie d'Oumarou Ndoudi parmi les nomades peuls mbororo du Cameroun est donc passé par plusieurs filtres. Il a d'abord été recueilli oralement sur des cassettes magnétiques (soixante-dix-huit heures d'enregistrement), lors d'interviews réalisés sur une longue période. Puis il a été transcrit à la main sur des cahiers et traduit en français. Pour finir, il a été réorganisé et retravaillé en français pour en faire un récit lisible. C'était probablement la meilleure stratégie pour obtenir un texte qui atteigne un public francophone aussi large que possible.

### *Goggo Addi*

En introduction au superbe ouvrage qu'Ursula Baumgardt (2000) a consacré au répertoire de contes peuls du Cameroun, elle a fait figurer une biographie de Goggo Addi, la conteuse (p. 25-42). Elle reconnaît que c'est une biographie reconstituée à partir de deux entretiens qu'elle avait eus avec la conteuse en 1989 :

Les deux entretiens ont été transcrits intégralement. Cependant, étant donné que certains passages se répètent et pour éviter trop de lourdeur

---

2. Traduction de nous.

dans la présentation, j'ai regroupé les éléments des deux entretiens selon l'ordre chronologique des événements relatés (p. 25)

Le texte publié par Baumgardt correspond donc au « récit de vie » tel que le définit Bertaux (2016, p. 40) : « [...] [d]ès qu'il y a, dans un entretien, apparition de la forme narrative pour raconter une partie de l'expérience vécue, nous dirons qu'il y a *du* récit de vie ».

### **Les séances avec Goggo Djara**

À l'époque où H. Tourneux a fait connaissance avec Djara, elle habitait à moins de deux cents mètres de chez Yaya Daïrou, à Palar (quartier périphérique de Maroua). Des contacts informels ont été noués et Djara, qui connaissait déjà Yaya, nous a spontanément parlé de sa vie. Elle nous a aussi invités à la rejoindre sous un tamarinier, à l'occasion de séances de danse qu'elle organisait pour l'une de ses patientes. L'idée nous est donc venue de lui demander de reprendre plus en détail les récits qu'elle avait précédemment esquissés.

Djara a demandé que nous lui laissions un délai pour qu'elle se remémore les événements dont elle nous parlerait. Nous ne lui avons donné aucune directive particulière. Quand elle était fatiguée ou qu'elle avait épuisé le récit qu'elle avait préparé, elle s'arrêtait, puis nous proposait un autre rendez-vous. Il y a eu neuf, au total, échelonnés entre mars et août 1993. Les récits ont été enregistrés par Yaya Daïrou avec un enregistreur à cassettes de marque Sony. C'est Djara qui décidait de ce dont elle allait parler. Nous n'intervenions pratiquement pas, sauf au cours du dernier rendez-vous. Le huitième rendez-vous a été bref, car Djara n'était pas en forme ce jour-là et elle n'a pas pu nous parler bien longtemps.

Certains épisodes sont revenus à plusieurs reprises, dans les récits de Djara. Nous les avons laissés comme ils sont apparus, sans chercher à les confronter ni à les unifier. Ils sont significatifs d'événements auxquels Djara accordait beaucoup d'importance.

Nous avons retranscrit et traduit intégralement les récits de Djara. Nous avons omis parfois un paragraphe ou l'autre au cours duquel elle s'était égarée, produisant un discours strictement incompréhensible.

Pour qualifier ces textes, nous pourrions parler, comme Chaibou (1994) d'autobiographie orale ; nous préférons cependant parler de « récits de vie », du fait que Djara n'est pas à l'initiative des textes, qu'elle a produits suite à notre sollicitation.

## Quelques éléments de la biographie de Goggo Djara

Djara Oumarou [Jaara<sup>3</sup> Umaru], surnommée « Goggo Djara », avait environ soixante-dix ans selon ses dires, au moment où nous l'avons enregistrée (1993). Elle serait donc née au début des années 1920. Elle est décédée à Maroua le 7 janvier 1995 et il ne reste plus rien de sa pauvre mesure de Palar. On venait de loin la consulter en tant que médium spécialiste de la divination et du soin des maux provoqués par les djinns. Voici les principaux djinns qui étaient ses auxiliaires pour la divination (900) : Usumaanu Iiya Kolkolwa, Goni Sufiyaanu, Muusa, Garga Waaja, Barmal Kannu et Ciwilwil. Des personnes importantes venaient chez elle (717a)<sup>4</sup>. Elle était donc « voyante ».

Djara était de père peul Sawa et de mère wandala (mandara). Son père avait hérité d'« esclaves » (*baleebe*) qu'il avait vendus. Après avoir dilapidé son héritage, il était devenu voleur de bétail. Condamné à être pendu, il réussit à s'échapper en disparaissant dans des buissons d'épines. Après son mariage, il s'est mis à la culture du maïs. La mère de Djara, elle, n'avait d'autre occupation que le filage du coton.

Nous allons donner ci-dessous quelques faits saillants qui illustrent son existence, telle qu'elle nous l'a racontée. Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. Cela tient à la psyché même de Djara, qui a été perturbée par des djinns nombreux et par des attaques sorcières sur elle et sur sa famille.

Son père l'avait envoyée à Salak très jeune – à neuf ans – chez un homme âgé qu'elle n'aimait pas, et qui, de surcroît était syphilitique. Cet homme, dont on apprend ultérieurement qu'il est chef de village, avait vu ses trois épouses s'enfuir à cause de sa maladie. La fillette devait soigner cet homme, ami de son père, en attendant d'avoir l'âge d'être épousée par lui. Le mariage fut effectivement conclu un an plus tard. Djara a eu avec cet homme une fille, Aïssatou, qui mourra là-bas après leur divorce. La fillette elle-même était possédée par un djinn pour lequel elle aurait dû danser, mais son père l'en empêcha, ce qui, d'après Djara, provoqua sa mort (710).

Il semble qu'alors Djara ait déjà réussi à gagner une certaine autonomie et commencé à fréquenter les veillées (*hiirde*) organisées à

---

3. Nom adapté de l'arabe *Zahra*. En principe, dans la partie introductive de notre ouvrage et dans le péritexte, nous conserverons la graphie des noms propres telle qu'elle est donnée en fulfulde. Cependant, pour le nom de notre narratrice ainsi que dans la partie traduite (pages impaires), nous franciserons ces graphies, pour le confort du lecteur.

4. Les numéros à trois chiffres donnés entre parenthèses renvoient à des paragraphes du récit.

Maroua et dans la région. Elle devient ce que Saïbou Nassourou (2014) appelle une « hiirdophile ». Dans ce cadre, elle rencontre un amant qui lui offre opportunément la somme d'argent qu'elle devait rembourser à son mari pour que celui-ci accepte de divorcer d'elle. Elle accède ainsi au statut de « femme libre » (*ajaba*) et n'a plus de compte à rendre à son père. Ayant acquis la réputation d'une femme aux mœurs légères, elle épouse alors un second mari avec qui elle forme un couple de libertins : « J'allais où je voulais, et lui, il allait où il voulait ». Tous les deux étaient assidus aux veillées. On leur confie des enfants. Un premier reste avec eux pendant trois ans ; un deuxième meurt au bout de trois mois. On leur donne alors un autre enfant dont la mère était morte à la naissance.

Au cours d'une veillée, un Mousgoum de Guirvidig enlève Djara en usant d'un procédé magique et il l'emmène chez lui en lui faisant croire qu'il allait la présenter à un nouveau mari, dénommé Mal Sali. En fait, c'est le Mousgoum en question qui voulait l'épouser. Djara récusé Mal Sali et épouse le Mousgoum, contre l'avis de son père et avec la complicité de son frère aîné. Il semble que ce nouveau mari ait emmené Djara dans le village de Zamala, pas très loin de Maroua. Un beau jour, un énorme serpent vient tuer des poules dans leur concession. Un voisin, nommé Lawan Wandou, réussit à le capturer et à le tuer. Djara a compris, par cet incident, qu'elle ne devait pas rester vivre là-bas et elle est venue s'installer à Palar.

## Le monde des djinns<sup>5</sup>

Dans toute la bande soudano-sahélienne, les airs, la brousse et l'eau sont peuplés de génies. Ce sont des esprits organisés en une société hiérarchisée, avec ses souverains, ses maîtres et ses esclaves. Ils se marient entre eux et forment des groupes de parenté (Wall 1988, p. 157). Chez les Hausa, on leur rend un culte dans les cérémonies du *bori* [bòorí] (Tremearne 1970 ; King 1967 ; Besmer 1983, etc.). Ces entités pré-islamiques ont été réinterprétées par l'islam en termes de « djinns », *zini* ou *gini* en songhay (Rouch 1989), *ginnawol* en fulfulde, *àljánli* en hausa. Si l'être humain a été créé par Dieu à l'aide de glaise modelée, le djinn a été créé du feu et de vent brûlant (Addas dans Moëzzi 2007, p. 359).

Le panthéon de ces esprits est pratiquement illimité. Presque chaque entité vivante peut y avoir son correspondant (Wall 1988, *ibid.*). Plusieurs auteurs en ont fourni des inventaires, toujours présentés comme

---

5. Dans cette section, nous reprenons, en le complétant, notre article de 1999 : « Les animaux supports de génies chez les Peuls du Diamaré ».

incomplets – Tremearne (1970, p. 534-540) en cite 65 ; Greenberg (1946, 30-39) identifie 68 esprits présents chez les Kutumbawa, descendants de Babagda, premier roi de Kano ; Rouch (1989, p. 75) en cite une dizaine (p. 364-365) ; Monfouga-Nicolas (1972, p. 355-360) en énumère trente. Erlmann et Magagi (1989, p. 167-172) en donnent plusieurs centaines.

D'après Epelboin (1978), les Peuls Bandé du Sénégal oriental conçoivent la brousse comme peuplée d'êtres surnaturels répartis en trois catégories :

1. les *ngooteere*, bergers des animaux sauvages
2. les *yimbe ledde* ou « gens des arbres »
3. les *jinne*<sup>6</sup>, djinns.

Sous l'influence grandissante de l'islam, toujours selon ces auteurs, « la notion de *jinne* tend à englober l'ensemble des génies de la brousse ».

Selon Dupire (1996, note, p. 30-31),

[l]es Peuls nomades du Niger croient que les génies vivent dans les grands arbres, tamarinier, baobab, [*Lannea sp.*], les fourmilières et termitières. [...]

Des croyances semblables ont été relevées par de Saint-Croix [1944] chez les Peuls du Nigeria. Il écrit : *Some spirits are said to exist in clouds, rainbows, dust-devils, old wells, water, ruined houses, large baobab, tamarind trees, in nest of the grain collecting ant which causes illness and in the nest of termites [...]*.

Dans le Diamaré, on en est arrivé à une confusion totale entre génies de la nature et djinns. Cela se comprend encore mieux lorsque l'on se réfère à la conception arabe des djinns (Gibb et Kramers 1974). En effet, à l'époque pré-islamique, en Arabie, les djinns étaient les nymphes et les satyres du désert, correspondant à la nature non domestiquée et hostile à l'homme.

Pour les musulmans, les djinns, ou génies, sont des créatures divines, douées d'intelligence, et échappant à la perception. Ils peuvent cependant apparaître sous diverses formes. Ces génies constituent un monde parallèle, normalement invisible, mais avec lequel certaines personnes entretiennent des relations privilégiées. Rester habillé toujours en blanc donne de bonnes chances de pouvoir voir les djinns ; c'est du moins ce que l'on dit chez les Peuls de la région de Maroua.

A propos des djinns en général, nous pouvons reprendre l'observation que J. Rouch faisait dans son étude sur la religion et la magie songhay (1989, p. 47) :

---

6. *Jinne* est l'équivalent pulaar (Fouta Toro) de *ginnawol* / *ginnaaji* (Adamawa).

La mythologie des [djinn] paraît relativement pauvre. Elle est, de plus, essentiellement localisée à une région et souvent même à un village ou une famille. L'ensemble est donc constitué par une multitude de petites mythologies particulières de lieux dits qui ne semblent pas avoir de très grands rapports entre elles.

Nos informateurs, qui étaient soit des marabouts spécialisés dans le soin des possédés, soit des possédé(e)s, se contentent de dire : « Tel djinn est important, car il se manifeste plus souvent que d'autres. » En fait, il existe une certaine hiérarchie dans ce monde invisible, et certains djinns (humains) ont un pouvoir sur les autres, et permettent au médium (marabout ou ancien possédé) de savoir quel(s) génie(s) est (ou sont) impliqué(s) dans la maladie de tel patient venu consulter.

Les djinns sont, pour la plupart, ambivalents : dans un premier temps, ils se manifestent de façon agressive à l'égard d'une victime ; dans un deuxième temps, lorsque leurs exigences ont été satisfaites, ils peuvent procurer des bienfaits divers (richesse, voyance, réussite).

Il n'est donc pas étonnant qu'une bonne partie de la littérature islamique contemporaine soit consacrée aux djinns, et aux divers moyens d'en obtenir des prestations magiques. Les djinns constituent, de fait, un fonds de commerce inépuisable pour certains marabouts peu scrupuleux.

### *Étymologie*

Le mot arabe, francisé en « djinn », pourrait bien venir du latin *genius*. Certains auteurs tiennent cependant à le rapprocher de *idjtinān* « devenir caché », ce qui ne convainc guère. En langue peule, ces génies sont appelés *ginnaaji* (sing. *ginnawol*), mot dans lequel on reconnaît facilement l'origine arabe. Ce mot est également associé à la folie, dont on dit qu'elle est provoquée par certains génies.

### *Influence des djinns sur les humains*

Les djinns, habitants de la nature, n'aiment pas être dérangés dans leurs activités. Ils ont chacun leurs lieux de prédilection. La personne qui tombe sur eux à l'improviste ne les voit pas, généralement, mais elle devient leur victime. Elle manifestera immédiatement des troubles divers (physiques et/ou psychiques). L'intervention d'un spécialiste est alors requise pour identifier le ou les djinn(s) responsables de la maladie. Une fois le diagnostic posé, le traitement s'impose de lui-même : on connaît, en effet, les exigences de chaque djinn. Le patient/possédé, pour se libérer, doit accomplir divers rites et sacrifices très précis. Les marabouts

spécialistes se servent davantage de versets coraniques, à cette fin, que les ex-possédés devenus médiums, qui eux, peuvent prescrire des séances de danse, par exemple. De même, leur inventaire des djinns se ressent davantage de l'influence arabe.

### *Classification des djinns*<sup>7</sup>

Chez les Peuls du Diamaré, les djinns peuvent être classés selon leur aspect extérieur. Comme on l'a déjà dit, ils sont normalement invisibles, mais certaines personnes ont le don de les voir, et n'importe qui peut les rencontrer à l'improviste en brousse ou même en ville. Ils sont normalement sexués (mâles ou femelles), et se répartissent en apparences humaine, animale, et aérienne.

#### *Djinns d'apparence humaine*

Les djinns d'apparence humaine, mâles ou femelles, se distinguent par leur religion et leur nationalité. Greenberg (1946, p. 60) dit qu'ils sont musulmans ou païens et que parmi ces derniers on trouve des chrétiens, des juifs ou des zoroastriens (*ibid.*, p. 67). Selon Abubakar *et al.* (2018, p. 153), ils sont soit musulmans soit païens. Nos propres sources nous disent qu'ils peuvent être musulmans, chrétiens, juifs ou païens, chrétiens et juifs n'étant pas classés parmi les païens, qui sont les pratiquants des religions du terroir. Par leur nationalité, ils peuvent être Peuls, Arabes, Kanuri, Mandara, Guiziga, Wolof (!), etc. Les djinns d'apparence humaine forment le plus fort contingent de ces êtres ; on peut penser qu'ils en constituent 90 % des effectifs.

Il semble que certains d'entre eux peuvent parfois se métamorphoser et prendre au choix une forme animale (voir plus loin le cas de Goni Sufiyaanu, Camnagel et Garga Waaja).

#### *Abdullaahi*

C'est un djinn aveugle. Sa victime a mal à la tête puis aux yeux ; pourtant, apparemment ces yeux sont normaux (ni rouges ni enflés). Pour se délivrer du mal, la victime doit marcher en s'appuyant sur un bâton, tenir en main une calebasse et mendier pendant une demi-journée.

#### *Ali Garga*

La personne saisie par ce djinn éprouve une haine envers un individu de sexe opposé. Elle a toujours mal au dos. Pour enrayer ces maux, la

---

7. Dans tout l'ouvrage, nous laisserons les noms des djinns dans leur graphie peule.

spécialiste des djinns lui fabrique un grigri. Elle attache ce grigri sur la hanche à l'aide d'une corde en écorce de *nammaareehi* (*Bauhinia rufescens* Lam., Caesalpinaceae).

#### *Asta Muduva Kaado*

Ce djinn est l'épouse de *Jegere Tuutuura Cardi*, un djinn giziga.

#### *Awa*

Ce djinn de sexe féminin est une Peule. Awa fait sortir ses enfants à l'ombre d'un grand tamarinier. Elle veut leur donner du lait et de l'eau contenus dans des calebasses, mais, par malheur, quelqu'un vient heurter les calebasses, et les liquides qu'elles contenaient se sont écoulés par terre. La personne qui a fait cela sans le savoir, rentre chez elle ; elle a une jambe paralysée, elle a envie de vomir et elle n'aura pas d'enfants dans sa vie.

#### *Baalu*

Djinn de sexe féminin. On trouve un « Balou » dans le panthéon songhay (Rouch 1989, p. 75) : c'est un serpent captif du génie de l'eau. Aucun rapport, donc, avec le Baalu de Goggo Djara.

#### *Bilaali*

Une personne saisie par ce djinn aime critiquer ses semblables, elle est hypocrite, elle cherche toujours à offenser ses voisins.

On peut calmer ce genre de comportement en offrant au malade une petite calebasse tubéreuse. Le malade doit boire l'eau ou toute autre boisson avec cette calebasse tubéreuse.

La victime de ce djinn souffre également de mal de pieds, de dos.

Bilaali est un esclave d'une femme kanuri ; lui et sa femme Kaliya Kaamube peuvent attaquer une personne à la fois. Dans ce cas, ils demandent (en plus de la calebasse tubéreuse) un pagne noir et un mouton noir. L'on rencontre Bilaali et sa femme sous un jujubier.

#### *Damarmata*

C'est un djinn kanuri de sexe masculin. Il saisit les personnes au cours des danses pour les djinns exécutées par les anciennes personnes possédées. L'homme ou la femme attaqué(e) par Damarmata a un besoin pressant de relation sexuelle. Si la personne possédée n'a pas une activité sexuelle régulière, elle aura mal au ventre puis au dos. Damarmata ne permet pas à ses victimes d'avoir des enfants.

*Dannge buudaare* « Dannge le vagabond »

Ce djinn a pour activité principale les jeux de hasard (jeux de cartes). Il aime boire du vin et se promener.

Il saisit les personnes au cours de ses promenades ou bien à l'occasion d'une danse des djinns. Dannge est un redoutable voleur. La victime de Dannge aime voler ses voisins.

Pour laisser une victime, Dannge exige que la personne se promène avec un bâton dans la main.

*Dugumma Dige*

La plupart des victimes de ce djinn sont des personnes qui voyagent à pied. Un voyageur a soif. Il entre dans le lit à sec d'un mayo (ouadi), il y trouve un trou d'eau et en boit l'eau. Par la suite, la personne éternue sans cesse, son pied gauche et son bras gauche deviennent paralysés, puis tout son côté gauche devient inerte.

Pour chasser le djinn, le/la médium fait un grigri que le malade doit porter sur l'épaule gauche. La victime doit boire régulièrement de l'eau fraîche dans unealebasse blanche.

*Garga Lanndi*

Djinn kanuri, qui porte un turban violet, une camisole violette et un pantalon rayé. Il tient une lance dans la main droite.

*Gawla Ka Mburdo*

L'on rencontre ce djinn dans un mayo au dessus duquel se dresse un *ibbi* (*Ficus sycomorus* L. subsp. *gnaphalocarpa*, Moraceae). Premièrement, la personne se heurte contre un caillou, ensuite elle aura des arrêts du cœur. Pour enrayer ce mal, on doit cuire du niébé mélangé à du sorgho à grain jaune (*safraari*) et de l'arachide et faire manger cela au malade.

La victime doit s'habiller avec un boubou en coton, boire de la bière de mil et fumer ou chiquer du tabac.

*Girlenge Sawa*

Ce djinn est un chasseur arabe shuwa.

*Goygoy*

C'est un djinn kanuri de sexe masculin. D'après Abubakar *et al.* (2018, p. 152), ce djinn de petite taille vit dans la forêt mais il s'approche des établissements humains pour y enlever des enfants. Selon Djara, on le rencontre au point de convergence de plusieurs pistes ou routes. Il est effectivement de petite taille et a cinq touffes de cheveux sur la tête. Lorsqu'il saisit une personne, celle-ci a mal au cœur, elle vomit sans cesse et a la diarrhée. Pour calmer tous ces maux, on doit offrir au/à la

malade, un bâton en fer, une calebasse ou un faitout blanc et un mouton tacheté noir et blanc. La calebasse ou le faitout lui sert de récipient pour manger ou pour boire, le mouton tacheté devient son animal de compagnie. Goygoy et sa femme Kaanu Goygoy peuvent simultanément s'emparer d'une même personne. Djara présente ce couple de djinns comme les chefs du panthéon.

*Guddo*, « le lépreux »

Ce djinn habite à Kalwa. Il saisit surtout les bergers de chèvres. Quand il en trouve un qui conduit ses chèvres au pâturage, il se saisit de lui sous prétexte qu'il aurait lancé un caillou sur sa chèvre préférée. Le djinn coupe les doigts du berger l'un après l'autre. Si le/la médium intervient rapidement, elle coupe n'importe quelles feuilles d'arbres, il/elle les écrase et les trempe dans de l'eau froide, puis il/elle lave les doigts de la victime avec cette eau ; ainsi, les doigts non atteints du malade échapperont à la mutilation provoquée par Guddo. La victime doit garder une chèvre « jaune » pour son djinn Guddo.

*Hawwa daada Waaja*, « Hawwa la mère de Waaja »

Ce djinn de sexe féminin saisit les personnes à la descente des mayos entre 13 h et 14 h ou entre 18 h et 19 h.

La victime perd la vue. Pour la guérir, on écrit *Bismillaahi* sur une tablette en fer, on lave les écritures avec de l'eau, ensuite la victime se lave la figure avec. Le malade doit aussi offrir au djinn un pagne rayé de blanc et de noir.

*Jammba Kaage*

Ce djinn de sexe masculin est un Peul. Il s'empare des humains sous un grand tamarinier. Il peut aussi réveiller une personne à minuit, la menacer et s'emparer d'elle. Jammba Kaage a une épouse appelée Awa. Ils peuvent simultanément s'emparer d'une même personne.

*Jegere Tuutuura Cardi*, « Djéguéré au gros toupet d'argent »

Ce djinn de sexe masculin est un Guiziga du Sud. Sa victime aura l'œil et le pied gauche inertes. Pour la délivrer, on lui attache un grelot dans les cheveux.

*Kamculum / Kamsulum*

C'est un djinn kanuri de sexe masculin.

En marchant sur une piste en plein jour ou en pleine nuit une personne se heurte contre un caillou, elle aura mal au pied pendant plusieurs jours ; l'être a un air toujours fâché : la personne est saisie par Kamsulum.

Si la victime mange sa nourriture dans un couvercle de marmite en terre cuite elle sera guérie.

#### *Kaanu Goygoy*

Ce djinn kanuri de sexe féminin est la femme de Goygoy. Kaanu Goygoy habite en pleine brousse, à l'ombre des jujubiers. Elle s'empare surtout des personnes qui aiment cueillir des jujubes. La personne saisie a mal au bas-ventre et elle aime se tenir à l'ombre des jujubiers.

#### *Kaliya Kaamube*

Ce djinn est une femme kanuri esclave de Bilaali. Cf. *Bilaali*

#### *May Abannde*

Il habite un mayo au lit pierreux, au-dessus duquel pousse un *ibbi* (*Ficus sycomorus* L. subsp. *gnaphalocarpa*, Moraceae). Si une personne s'assoit sous l'arbre, elle entend une voix intérieure qui l'appelle ; si elle répond, c'est qu'elle accepte d'accueillir le djinn et celui-ci la saisit ; elle tombe sur place et tout son corps lui fait mal.

Pour chasser le mal, la victime doit se laver la figure avec des rinçures du verset 255, *Aayatal kursii'u*, de la sourate de la Vache (2,255). Ce verset est considéré comme l'un des plus saints du Coran ; il a une grande valeur magique et on l'utilise souvent dans la prière :

Dieu !  
Il n'y a de Dieu que lui :  
le Vivant :  
celui qui subsiste par lui-même !

Ni l'assoupissement, ni le sommeil n'ont de prise sur lui !  
Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient !

Qui intercédera auprès de lui, sans sa permission ?  
Il sait  
ce qui se trouve devant les hommes et derrière eux,  
alors que ceux-ci n'embrassent, de sa Science, que ce qu'il veut.

Son Trône s'étend sur les cieux et sur la terre :  
leur maintien dans l'existence ne lui est pas une charge.  
Il est le Très-Haut, l'Inaccessible.

Les parents de la victime doivent lui offrir un bœuf rouge et un bâton pour qu'elle le conduise au pâturage. Si cette victime est une femme, elle doit se couvrir la tête avec un pagne comportant des bandes blanches et noires.

*May Bukar*

Ce djinn est le roi des Mandara.

*May Garba*

C'est un sultan.

*May Mborooro*

C'est un berger peul.

*May Naysa*

C'est un djinn kanuri de sexe masculin. Voici un exemple de la façon dont il procède. Une femme puise de l'eau dans une poterie et la verse dans une bouilloire à ablutions (*sintaliiru*). Au lieu de donner la bouilloire à son mari qui l'attend, elle abandonne le récipient et elle se met à balayer la cour. May Naysa se fâche et gifle la femme, lui déboîte la mâchoire et la victime tombe à terre. Le mari de la femme et Goggo Jaara (la médium) viennent à son secours. Goggo Jaara demande au djinn de se manifester. Celui-ci dit :

C'est moi May Naysa. Il me faut une amulette à deux nœuds écrite par le dénommé Mal Usumaanu, et je veux un boubou rouge pour danser. Si, par la suite, la victime ressent un pincement au cœur, ou qu'elle a le vertige, c'est que c'est moi qui voudrais me manifester de nouveau. Elle portera donc un boubou rouge et dansera au rythme de ma musique préférée.

*May Nali Gaagumsumi*

Il saisit surtout les personnes qui aiment nager en plein jour dans les marigots. En nageant un vent en spirale vient passer au dessus de la personne, alors elle rentre chez elle et commence à souffrir de mal de ventre, ensuite elle aura la dysenterie.

Pour guérir le malade, on lui fabrique un grigri à trois nœuds, sur le nœud supérieur du grigri on fixe une petite bague en bronze, sur le nœud du milieu on place une bague en argent et sur le nœud inférieur on accroche une bague en fer noir. Le grigri doit être emballé dans une peau de coq noir.

*Maymuuna Baraari*

C'est un djinn de sexe féminin. Maymuuna saisit ses victimes près des termitières, surtout les femmes enceintes qui viennent manger de la terre de termitière. La victime vomit sans cesse. Pour la soigner, avec de l'encre rouge, on écrit sur une tablette en fer le verset 255, *Aayatal*

*kursii'u*, de la sourate de la Vache (2,255), puis on rince les écritures avec de l'eau que l'on fait boire à la malade.

#### *Mayram Kurgu*

C'est une Arabe shuwa. Son habillement : deux pagnes noirs avec des brillants, des tenniss noirs, les boucles d'oreilles et le petit anneau de nez en argent. Ses objets préférés : une petite jatte en bois, un petit van. Ce qu'elle aime manger : le poisson frais, le mil frais. Maladies et dégâts qu'elle provoque : le mal de front, les yeux restent fermés. Elle n'aime pas la personne qui parle à voix basse. Son utilité : elle montre à sa victime les personnes qui vont mourir dans une semaine ou dans un mois.

#### *Mbanati Gogol*

C'est un djinn mbana, nom que les Peuls et les Guiziga de Midjivine donnent aux Moundang.

Mbanati Gogol saisit sa victime au cours d'une longue veillée. La personne de ce djinn ne peut plus dormir la nuit. Pour la guérir, un marabout nommé Aliyum écrit des versets commençant par *Bismillaahi* sur une tablette d'école coranique, il rince les écritures avec l'eau d'un fleuve pérenne et fait boire cela à la personne malade. Tous les six mois, la victime doit boire ces rinçures d'écritures sinon elle ne trouvera pas le sommeil.

#### *Mboro*

Ce djinn est un Arabe.

Pour saisir une personne, il utilise la ruse suivante : il abandonne son enfant sous un caïlcédrat (*Khaya senegalensis*, Meliaceae) près d'une route ; si un passant trouve ce joli enfant, il a envie de le prendre, dès qu'il touche l'enfant, l'enfant disparaît et la personne est troublée complètement. Elle a un besoin constant d'avoir des enfants, elle vole même les enfants d'autrui. Pour calmer ce comportement, la victime doit tenir un bœuf rouge par les cornes, elle doit s'habiller avec un boubou ou un pagne à bandes noires et blanches ; si c'est une femme, elle doit mettre deux ou trois boucles d'oreilles à chaque oreille.

#### *Muusa*

C'est un djinn de sexe masculin. Muusa est un chef vaniteux. Il aime jouer avec les chevaux ; il est le chef de la cavalerie des djinns. En passant dans un mayo à sec, il trouve une femme en train de ramasser du sable. Il la saisit. Celle-ci se déshabille, elle verse du sable dans ses pagnes, dans son sexe et sur tout son corps.

Muusa peut aussi saisir quelqu'un de la façon suivante : la personne aperçoit une boule de feu pas très loin d'elle, elle court pour l'attraper mais elle n'y réussit pas ; elle aura dès lors mal aux yeux.

Pour soigner ce mal, on doit faire boire à la personne malade l'eau des écritures du verset 255, *Aayatal kursii'u*, de la sourate de la Vache. Il faut aussi lui faire fabriquer un petit cheval en argent, en alliage cuivreux ou en tout autre métal précieux. L'amulette doit comporter un cheval monté par un cavalier revêtu de deux gandouras, une rouge et une blanche ; le cavalier porte un turban sur la tête, une épée sur son flanc droit et une lance sur son flanc gauche.

#### *Naana Mayram*

Voici comment Naana Mayram a pu prendre possession d'une femme peule. Celle-ci avait quitté sa maison pour aller traire ses vaches dans un parc à bétail ; au retour, elle s'était reposée sous un ébénier du Sénégal (*Diospyros mespiliformis* Hochst. ex A.DC. [Ebenaceae]) et avait bu un peu de lait frais ; après cette action elle est tombée malade, la tête lui faisait mal, puis le cœur. Pour guérir, la malade doit porter une tunique à bandes noires et blanches.

#### *Ummate*

C'est un djinn mandara de sexe masculin.

Ce djinn saisit une personne au cours d'un sommeil profond. Dès qu'elle se réveille, elle éternue plusieurs fois, elle a le nez qui coule, les oreilles lui font mal et n'entendent plus. Elle a mal au ventre et souffre du dos. Pour chasser ce djinn, la victime doit monter sur un âne acheté spécifiquement pour lui.

#### *Kolkolwa*

C'est un djinn devin. Il habite dans la brousse de Bamenda, il garde les emplacements des écoles coraniques. Pour éviter ce djinn, on doit dire avant de lire le Coran : *A'uuzu billaahi minassey daanirajim*<sup>8</sup> « Que Dieu me garde des djinns ! » La victime d'Iiya Kolkolwa doit garder pour lui un long chapelet.

#### *Peete Ngila*

C'est un Peul de Maroua. Si ce djinn rencontre une personne en plein jour ou en pleine nuit dans un mayo, il l'appelle par son nom ; si la personne répond, elle est immédiatement saisie : elle éternue plusieurs fois, la tête lui fait mal, puis la joue gauche, ensuite tout le corps et cela pendant plusieurs mois. Pour délivrer le ou la malade du mal, on lui met un

---

8. Nous respectons la prononciation de Djara, qui ne connaît pas l'arabe.

bracelet à la main droite, il ou elle doit boire de l'eau avec une petite calebasse blanche. On doit aussi faire danser le ou la malade au rythme de la musique préférée du djinn. Pendant la danse, la victime demande de l'eau à boire, mais elle se la verse sur la tête.

#### *Suwaarigu*

Ce djinn paralyse la jambe droite de sa victime. Pour guérir, elle doit sucer des fruits de *Balanites aegyptiaca* (Balanitaceae) et manger dans une jatte en bois.

#### *Tata Suwaabe*

Ce djinn s'attaque surtout aux personnes qui aiment ramasser les fruits de *Balanites* le matin. Tata Suwaabe se colle sur le fruit de *Balanites*. Si une personne suce ce fruit, elle introduit le djinn dans son organisme. Alors elle aura le cou raide, elle souffrira de la poitrine. Pour calmer le mal, on récite le verset 255 de la sourate de la Vache puis on crachote sur la victime. On peut aussi chasser ce djinn en faisant boire à la personne malade un mélange de lait écrémé, de miel et de riz pilé.

#### *Djinns humains ou animaux qui peuvent se métamorphoser*

##### *Camnagel*

Djinn mâle ou femelle, portant le nom du Hérisson à ventre blanc. Il a la possibilité d'apparaître également sous une forme humaine. Il habite les terrains boisés, surtout ceux qui comportent des *Faidherbia albida* ou des clôtures d'épineux. Il attaque ses victimes vers midi. Celles-ci présentent les symptômes suivants : recroquevillées et prises de tremblements, elles ne peuvent se lever, se mordent les lèvres et se griffent la peau. Elles refusent également de boire et de s'alimenter et se fâchent à la moindre discussion. Selon certains, pour guérir, la victime doit se procurer des objets noirs et un mammifère noir. Pour d'autres, elle doit danser au son de la vièle sur l'air du Hérisson. Ce djinn déteste la présence d'un groupe de personnes.

##### *Garga Waaja*

Ce djinn mâle est un Peul. Cependant, il peut prendre l'aspect d'un margouillat. Il se faufile alors entre les jambes de la personne à laquelle il veut s'en prendre, de façon à se faire marcher dessus. La victime, alors, se met à éternuer sans cesse et elle n'y voit plus ; de plus, elle ressent des douleurs dans le bas-ventre ; si elle est une femme, elle devient stérile. Garga Waaja peut aussi attaquer sa victime en pleine prière, au moment des prosternations, lorsqu'elle touche le sable avec le front.

Pour remédier au mal, la victime doit porter un boubou blanc, des chaussures orange, avoir un couteau attaché au niveau du bras et tenir une lance à la main. Cette personne malade doit danser au rythme de la musique préférée du djinn, à savoir l'air de Garga Waaja.

#### *Goni Sufiyaanu*

Ce djinn est un Peul du Nord. Cependant, il s'en est pris à l'une de nos interlocutrices, sous la forme d'un petit serpent d'une trentaine de cm de long, de couleur orangée, ayant la queue de la grosseur du pouce.

La victime de ce djinn souffre d'un mal de tête constant, le pied gauche et l'estomac lui font mal. Si c'est une femme, elle aura une durée de règles excessive.

Pour guérir la personne malade, on doit lui faire boire l'eau des écritures tracées par un marabout nommé Usumaanu. Le verset coranique à écrire doit commencer par « bismillaahi ». On écrit le même verset sur une feuille de papier que l'on incorpore dans un grigri : on emballe le texte dans la peau d'un coq rouge égorgé à cette occasion.

#### *Djinns d'apparence animale*

Les djinns d'apparence animale, mâles ou femelles, se répartissent en oiseaux, mammifères, serpents et reptiles.

#### *Fowru, « l'hyène »*

L'on rencontre ce djinn en pleine nuit, auprès des buissons ou des grottes. La personne saisie par Fowru a les yeux rouges, l'air malhonnête, le regard fixe. Elle cherche à tromper la vigilance de ses voisins pour leur voler leurs biens. Si on la saisit avec des objets qu'elle a volés, on a beau la bastonner, elle recommencera à voler peu de temps après. Pour la débarrasser de ce mauvais comportement, on égorge une chèvre et on lui en fait boire le sang. Fowru déteste qu'on l'appelle par son nom.

#### *Ginndimma*

C'est un python mâle. Il habite dans les vieux arbres creux, près desquels ses victimes le rencontrent. Il se nourrit de viande cuite. Sa victime enfle et son corps devient lourd (si c'est une femme, elle n'aura pas d'enfant). Pour obtenir la guérison, on égorge un animal sur une fourmilière, et la personne victime du djinn doit consommer de la viande cuite de cet animal immolé. Ginndimma déteste les insectes et les margouillats. Il aime le son des grelots – sa victime aura soin d'en attacher dans sa chevelure.

*Gindimma Jubaato : cf. Mboodi Jubaato*

*Kirmuyel*

C'est un serpent femelle qui se nourrit uniquement la nuit, d'insectes, de petits rongeurs et de petits margouillats. Il attaque sa victime sur un tas d'ordures, une fourmilière, ou dans un cimetière. Celle-ci éternue beaucoup, vomit et ressent des douleurs à la nuque ; elle se couche en chien de fusil et ne peut plus se relever. Pour obtenir la guérison, il faut verser quelques gouttes de sang dans les yeux de la victime et décrire des cercles autour de sa tête avec une brindille trempée dans du sang. Ensuite, la victime doit porter une bague en argent à un doigt de la main droite.

*Kumaarewal*

Ce djinn femelle porte le nom de la grue couronnée. Il habite au sommet des caïlcédrats. Il aime se nourrir de panicules frais de sorgho, d'insectes, et d'excréments secs. Il attaque ses victimes sous les caïlcédrats. Celles-ci sont atteintes d'une raideur totale du cou, qui dure plusieurs jours lors de chaque crise, et laissent leurs cheveux non coiffés.

Pour guérir la victime, il faut faire tremper dans de l'eau froide une tête de grue couronnée spécialement tuée à cette intention, et la lui faire boire. Ensuite, on confectionne une amulette avec cette tête, que l'on place sous l'oreiller de la personne malade.

Kumaarewal déteste voir les oiseaux, et ne supporte pas d'entendre des bavardages.

Chez les Songhay, d'après J. Rouch (1989, p. 92),

[La grue couronnée] joue un rôle très important dans les rituels de possession, car c'est un oiseau qui danse si l'on joue du tambour ou si l'on tape simplement des mains.

Toujours suivant ce même auteur (p. 330), Kagu, la grue couronnée, est « l'oiseau qui apprend à danser aux génies et aux humains ».

On notera aussi que, dans toute la région, et même dans toute l'Afrique de l'Ouest, le caïlcédrat n'est pas un arbre anodin. Il est fréquemment considéré comme la demeure de génies (Arditi 1980, p. 50-51).

*Mayna Liga*

Liga est le margouillat des djinns (*pallaandi ginnaaji*).

« Mayna » est un titre princier masculin chez les Kanuri. « Liga » désigne le crocodile dans certains parlers kotoko.

Chez les Peuls du Diamaré, Mayna Liga est un margouillat. Il aime manger du riz cuit à l'eau, avec de l'huile, sans viande ni poisson (d'autres disent qu'il aime manger un coq au plumage brun). En saison

sèche, il réside près d'un mayo, et à la saison des pluies, on le trouve dans le mayo ou dans une mare. C'est là qu'il s'en prend à ses victimes, leur donnant des nausées, des gaz dans l'estomac et des écoulements nasaux. La victime éprouve un impérieux besoin de croquer du natron.

D'après l'un de nos informateurs marabout, quand il saisit quelqu'un dans l'eau, il lui coupe le nez. On retrouve là un trait mythologique répandu dans les croyances relatives aux génies aquatiques des populations riveraines du Logone et du Chari.

Pour guérir, la victime doit porter en bandoulière, sur son flanc gauche, une représentation de margouillat en laiton. Cette amulette de forme oblongue, qui peut atteindre 8 cm de long, porte parfois, sur la face ventrale, outre des pattes embryonnaires, un appareil sexuel mâle (pénis et testicules). En fait, il faut pas mal d'imagination pour voir une représentation de margouillat dans cet objet ; on pense beaucoup plus immédiatement à un crocodile.

Les marabouts proposent un autre traitement, qui consiste à faire écrire soixante-dix-sept fois le verset 255 de la deuxième sourate du Coran, en commençant un mardi. Le scribe doit s'appeler Mal Buuba ou Mal Saali. Mayna Liga a horreur des pets, et se met en colère dès qu'il sent une mauvaise odeur.

### *Mboodi*, le serpent

Ce génie de sexe masculin a l'aspect d'un grand serpent de couleur rouge. Il se nourrit de petits rongeurs. Attaque sa victime en brousse, à des carrefours de pistes, de sentiers ou de routes, et s'enroule autour d'elle. Celle-ci pousse un long cri de détresse et se retrouve paralysée des jambes. Pour guérir le mal, on doit se procurer un morceau de peau de serpent, dans lequel on enveloppe des racines pulvérisées de n'importe quel arbre. On peut remplacer cette poudre de racines par de la poudre d'écorce de *Mitragyna inermis* (Rubiaceae), ajoutée à un fiel de poisson. On place alors ce grigri dans la chevelure de la victime. On reconnaît la victime de Mboodi à sa façon de danser : elle se traîne sur le ventre en traçant un cercle. Mboodi déteste qu'on l'appelle par son nom.

### *Mboodi Jubaato* ou *Gindimma Jubaato*

Ce djinn de sexe masculin a l'aspect d'un grand serpent noir et brillant. Il porte le nom kanuri du *Naja nigricollis* [jībáto, jīwáto]. Il se nourrit de criquets, de batraciens, de petits rongeurs et de margouillats. Il réside dans les termitières à *Macrotermes* et *Bellicositermes*. Il attaque sa victime en pleine brousse, en s'enroulant autour d'elle. Il ouvre sa gueule devant elle, mais ne la mord pas (cependant, un marabout nous a dit qu'il essaie de mordre sa victime). La victime rentre chez elle en étant prise de tremblements et de douleurs dans tout le corps. La victime de Mboodi